



HORAIRES

- Allumage : 18h06
 - Heure Limite Shéma : 09h32
 - Tehilim Chabbat: 20,125,126, 106-107
- Fin de Chabbat: 19h00



C'EST QUOI EXACTEMENT ?

- Le point culminant des fêtes de Tichri est Sim'ha Torah — « la joie de la Torah » et est constitué par les Hakafot, qui ont lieu le soir et le matin. Nous sortons les rouleaux de la Torah et, dans une atmosphère de grande joie, nous chantons et dansons avec eux autour de la bima, l'estrade de lecture de la synagogue.
- Cette journée marque l'achèvement du cycle annuel de lecture de la Torah. Il est donc d'usage que chaque homme participe à la fête en recevant une montée à la Torah (aliyah). Les enfants eux aussi reçoivent une aliyah, afin que chacun prenne part à cette grande célébration.
- À peine avons-nous terminé la dernière lecture de la Torah que nous recommençons immédiatement depuis le début de la Genèse, à partir d'un autre rouleau. Cette répétition exprime une idée profonde : la Torah étant la sagesse infinie de Dieu, il est impossible d'en épuiser le sens. Dès que nous achevons son étude, nous recommençons afin de découvrir des interprétations nouvelles et des dimensions toujours plus profondes.

BETH HABAD FRANCOPHONE AGAMIM
AGAM KINERET 6
RAV YONI ET EVA SAFFAR
054-213-4793

HASSIDUITÉ^É No47

Un chemin long et court... pour tous les Juifs



LA JOIE DE L'EFFORT

« NOUS TE RENDONS GRÂCE DE NOUS AVOIR FAIT VIVRE, DE NOUS AVOIR MAINTENUS ET DE NOUS AVOIR CONDUITS JUSQU'À CE MOMENT DE JOIE DE LA TORAH. »

LES DEUXIÈMES TABLES

Le dernier jour de la fête de Souccot est également appelé Sim'hat Torah, car c'est ce jour-là que nous lisons la paracha de Vézot HaBerakha et que nous achevons la lecture de la Torah. Une question bien connue se pose à ce sujet : Puisque nous célébrons déjà une fête en l'honneur de la Torah, il aurait, semble-t-il, été plus logique de la célébrer à Chavouot, puisque c'est à cette fête que la Torah nous a été donnée ! A Sim'hat Torah, nous ne faisons finalement que terminer un cycle de lecture de la Torah, alors que le jour où nous avons reçu la Torah et où elle nous a été donnée est précisément Chavouot !

La question se pose également concernant le cycle de lecture lui-même : pourquoi commence-t-il et s'achève-t-il à Sim'hat Torah ? Pourquoi n'a-t-on pas fixé dès le départ que la lecture de la Torah commencerait et se terminerait à Chavouot ?

LES DEUXIÈMES TABLES

La pensée hassidique explique que la raison pour laquelle la lecture de la Torah commence et se termine à Sim'hat Torah, et que la joie elle-même est célébrée précisément à cette occasion, est liée à Yom Kippour, jour où furent données les secondes Tables de la Loi.

Certes, c'est à Chavouot que la Torah fut donnée et que furent remises les premières Tables. Mais c'est à Yom Kippour que furent données les secondes Tables, à propos desquelles il est dit qu'elles furent données « en double mesure pour la sagesse ». C'est pourquoi nous commençons et terminons la lecture de la Torah en son honneur précisément à Sim'hat Torah, qui constitue la continuation et l'aboutissement de Yom Kippour.

LE PAIN DU TRAVAIL

Il existe une différence fondamentale entre Chavouot et Sim'hat Torah. À Chavouot, la Torah nous a été donnée comme un cadeau venu d'En-Haut, tandis qu'à Sim'hat Torah, notre joie porte sur l'effort et le travail que nous avons investis tout au long de l'année dans l'étude et la lecture de la Torah.

Une joie véritable et entière ne peut naître d'une chose que l'on reçoit gratuitement. Le pain qu'une personne reçoit en cadeau est appelé le « pain de la honte » (lé'hém 'hessed), et la joie qu'il procure n'est ni profonde ni complète. L'être humain éprouve une joie entière lorsqu'il obtient quelque chose grâce à ses propres efforts et à son propre travail.

C'est pourquoi nous ne célébrons pas la Torah à Chavouot : la joie n'y serait pas complète, puisque la Torah que nous avons reçue à Chavouot nous a été donnée comme un cadeau. La grande joie, nous la célébrons à Sim'hat Torah, le jour où nous achevons l'étude et la lecture de la Torah, car c'est alors que la Torah est véritablement devenue nôtre.

LA JOIE DE LA TORAH

Cette distinction apparaît également dans les Tables de la Loi : les premières Tables étaient à la fois l'« œuvre de Dieu » et l'« écriture de Dieu », tandis que les secondes Tables étaient certes l'« écriture de Dieu », mais leur réalisation fut l'œuvre de Moïse.

Les premières Tables furent données entièrement d'En-Haut, tandis que les secondes portaient également l'empreinte de la force, du travail et de l'action de l'homme. C'est pourquoi la grande joie en l'honneur de la Torah est liée à Yom Kippour, et non à Chavouot.

Il existe une autre différence entre Chavouot et Yom Kippour :

Lorsque les premières Tables furent données à Chavouot, les enfants d'Israël se trouvaient au niveau des justes. Ils se tenaient « comme un seul homme avec un seul cœur » pour recevoir la Torah, dans l'esprit de la formule « Nous ferons et nous comprendrons » — en plaçant l'engagement à agir avant même la compréhension.

En revanche, à Yom Kippour, ils étaient dans la situation de baalé téchouva, de personnes revenues vers Dieu après la faute du Veau d'or.

Cela explique également pourquoi la joie liée à la Torah est précisément associée à Yom Kippour : la joie de ceux qui reviennent après s'être éloignés est plus grande que celle des justes, car leur rapprochement survient après une période d'éloignement, ce qui engendre une joie particulièrement profonde.

(D'après des enseignements du Rabbi, « Likoutei Si'hot », vol. 4, p. 156.)

LE FEU QUI DÉVORE LE FROID

Cette année-là, l'année 5547, l'hiver s'abattit sur Liozna avec une précocité et une violence que personne n'avait oubliées des décennies plus tard — c'est Reb Pin'has Reizis de Chklov qui le racontait : la première neige tomba en plein 'Hol Hamoed Souccot, si bien qu'il fallait s'asseoir dans la soucca emmitoufflé dans des manteaux de fourrure, les pieds enfouis dans des bottes épaisses, et souvent déblayer à la pelle la neige accumulée sur le sekhakh avant de pouvoir réciter la moindre brakhah. Les 'hassidim qui avaient pris la route pour passer Chémini Atséret et Sim'hat Torah auprès de l'Alter Rabbi arrivaient les uns après les autres, grelottants, fiévreux, certains à moitié gelés, et les auberges s'étaient changées en salles de malades.

Le vendredi de Hochaana Rabba, Reb Pin'has entra dans la chambre du Rabbi pour rendre compte d'une mission qui lui avait été confiée, et il profita de l'instant pour lui dire combien de 'hassidim étaient tombés malades, combien brûlaient d'une fièvre qui inquiétait tout le monde. Le Rabbi posa alors sa tête sainte sur ses mains et demeura longuement ainsi, plongé dans la dvékout, puis il rouvrit les yeux et dit, sur son air bien connu : « De la Torah, il est écrit Ech dat lamo, une loi de feu pour eux. Aujourd'hui, c'est Sim'hat Torah : qu'on amène tout le monde aux hakafot, et le feu dévorera le feu, le feu de Sim'hat Torah dévorera le feu du froid. »

La parole fit aussitôt le tour de Liozna, mais dans la maison de Reb Eizik Mé'hadech, un vieux misnagued qui vénérât pourtant le Rabbi, elle provoqua une tempête. Son neveu, Reb Moché Uptzuger, un 'hassid âgé et frêle, était venu avec ses deux fils et son gendre, et le voyage l'avait terrassé : il gisait inconscient, bleu et noir, comme un morceau de bois, et Avraham le médecin ne lui donnait plus que quelques heures. Lorsque Reb Pin'has arriva avec 'Haïm Éliyahou de Doubrovna pour transporter les malades à la synagogue, les fils de Reb Moché s'écrièrent : « Baroukh Hachem, nous et notre père sommes sauvés ! », tandis que Reb Eizik hurlait : « Assassins ! Vous agissez contre la sainte Torah ! Même au temps du Temple, la Guémara dispense le malade du pèlerinage ! » Reb Pin'has, fils d'un grand érudit de Chklov et 'hassid depuis sept ans, resta interdit, déchiré entre la raison et la foi, et il sentit monter en lui une honte qu'il n'oublia jamais : ces simples commerçants et tailleurs, qui ne comprenaient pas toujours la Torah du Rabbi, montraient une émouna plus pure que la sienne.

C'est alors que Baroukh, l'un des fils, se pencha sur son père et cria : « Père ! Le Rabbi a envoyé des messagers pour t'emmener aux hakafot ! Réveille-toi ! » Et le vieillard ouvrit les yeux, le visage soudain illuminé, attendant qu'on le porte auprès du Rabbi.

Dans la neige, la pluie glacée et la boue des ruelles, les 'hassidim portèrent les malades à bras jusqu'à la grande salle d'étude, où régnait une chaleur étouffante. Ce soir-là, en entrant dans la soucca pour le kiddouch, le Rabbi appela trois hommes, Reb Mi'hoel Aharon de Vitebsk, Reb Chabsi Meïr de Béchenkovitch et Reb Yaakov de Smilian, et leur dit : « Tu es Kohén, tu es Lévi, tu es Israël ; j'ai besoin d'un beit din de trois. Écoutez le kiddouch, répondez amen, et ayez à l'esprit toutes les intentions que je porte en ce moment. » Il fit apporter une grande quantité de vin, versa le reste de sa coupe dans les bouteilles et chargea ce tribunal de guérison de le distribuer à tous les malades, ainsi qu'aux femmes qui attendaient un enfant depuis des années.

Quand les trois hommes pénétrèrent dans le beit hamidrach, un silence immense tomba sur l'assemblée. Reb Yaakov répéta mot pour mot les paroles du Rabbi, puis ajouta que pour qu'une brakhah s'accomplisse, il faut deux choses : une foi sans l'ombre d'un doute, et un dévouement total à la volonté du Rabbi. Le Kohén, à la voix puissante, reprit tout à haute voix, et la distribution commença. Puis le Rabbi entra pour les hakafot, dans un silence où l'on aurait entendu tomber une épingle, récita le premier verset Ata horéta et le dernier, Ki mitsion, et dansa la première et la septième hakafa.

Le lendemain, tout Liozna ne parlait que du miracle : Avraham le médecin reconnut que, pour les plus âgés, c'était une véritable résurrection des morts, contraire à tout ce qu'enseignaient ses livres. Et Reb Eizik, bouleversé par la foi simple de ses neveux, devint 'hassid à son tour, étudiant et répétant désormais chaque parole de Torah du Rabbi jusqu'à la maîtriser. Le feu de Sim'hat Torah n'est pas une image : c'est une chaleur réelle, capable de consumer le froid du corps comme celui de l'âme, pourvu qu'on ose se laisser porter jusqu'à la danse, même lorsque tout semble perdu.

Tiré du magazine *A Chassidisher Derher*, Tichri 5775

QUIZ

● NIVEAU 1

1. À quelle date du calendrier juif tombe Chémini Atséret ?

→ Le 22 Tichri, juste après les sept jours de Souccot.

2. Hors d'Israël, quel jour célèbre-t-on Sim'hat Torah ?

→ Le 23 Tichri (en Israël, Chémini Atséret et Sim'hat Torah tombent le même jour, le 22).

3. Que célèbre-t-on à Sim'hat Torah ?

→ La fin du cycle annuel de lecture de la Torah et son recommencement aussitôt depuis Béréchit.

4. Comment appelle-t-on les tours que l'on fait en dansant avec les Sifrei Torah autour de la bima ?

→ Les hakafot (on en fait sept).

5. Quelle prière spéciale récite-t-on à Moussaf de Chémini Atséret ? → La prière pour la pluie (Téfilat Guéchem) ; on commence alors à dire « Machiv haroua'h oumorid haguéchem ».

● NIVEAU 2

6. Quelle est la dernière paracha de la Torah, lue à Sim'hat Torah ? → Vézot Habrakha.

7. Comment appelle-t-on celui qui reçoit la montée à la Torah de la fin, et celui qui reçoit celle du début ?

→ Le 'Hatan Torah et le 'Hatan Béréchit.

8. Par quel verset commence-t-on la récitation avant les hakafot ?

→ « Ata horéta ladaat ki Hachem Hou haÉlokim, ein od milvado. »

9. Qu'est-ce que « Kol hanéarim » ?

→ La montée à la Torah de tous les enfants ensemble, réunis sous un grand talit.

10. Selon Rachi, pourquoi Hachem nous demande-t-il de rester un jour de plus après Souccot ? → Comme un roi qui a invité ses enfants et leur dit : « Il m'est difficile de me séparer de vous, restez encore un jour. »

● NIVEAU 3

11. Combien de taureaux offrait-on pendant Souccot, et combien à Chémini Atséret ? Que symbolise cette différence ? → 70 taureaux pendant Souccot, correspondant aux 70 nations ; un seul à Chémini Atséret, symbole de l'intimité exclusive entre Hachem et Israël.

12. Quelle expression marque, dans la tradition 'Habad, le passage de Tichri à la routine de l'année ?

→ « Véyaakov halakh lédarko » : « Et Yaakov reprit son chemin », en emportant avec lui les forces accumulées pendant les fêtes.

TRISTESSE OU AMERTUME ? JOIE OU ORGUEIL ?

Comment savoir si ce que l'on ressent est de la tristesse ou de l'amertume ? La différence est simple : la tristesse enferme, tandis que l'amertume pousse à agir. Après la tristesse, on va dormir ; après l'amertume, on va étudier.

Lorsqu'une personne est triste parce qu'elle n'est pas devenue celle qu'elle voulait être, parce qu'elle a fauté ou parce qu'elle n'a pas atteint ses propres exigences, elle reste centrée sur elle-même. Elle souffre de sa propre imperfection. Cette tristesse vient alors de l'orgueil et ne conduit pas nécessairement au changement.

Il faut plutôt ressentir de l'amertume face à la faute elle-même : avoir conscience d'avoir éloigné la présence divine et vouloir réparer. Cette douleur-là ne pousse pas à se lamenter sur soi, mais à se relever et à avancer.

C'est dans ce contexte que vient l'exemple de celui qui prie avec ferveur, puis regarde autour de lui pour vérifier si quelqu'un l'a remarqué et viendra le féliciter. Même dans le service de Dieu, il peut encore chercher sa propre reconnaissance.

Puis apparaît une autre dimension : la joie. Celui qui travaille et reçoit son salaire ne ressent pas une immense joie, car il considère que ce salaire lui revient. Mais si quelqu'un lui offre spontanément même un petit cadeau, il peut être profondément heureux et reconnaissant.

Il en va de même pour tout ce que l'on possède. Une personne peut avoir une bonne santé, une famille, de quoi manger et de nombreux bienfaits, mais ne pas être réellement heureuse si elle pense que tout cela lui est dû. À l'inverse, celui qui comprend que tout est un cadeau ressent naturellement de la gratitude.

Cette idée apparaît lors des Hakafot : un hassid, survivant de la Shoah, verse une larme en voyant le Rabbi danser. Plus tard, le Rabbi lui dit qu'il s'était réjoui de voir cette larme et lui montre, à travers le Tanya, que dans le combat contre le mauvais penchant, la tristesse affaiblit. Même lorsqu'il faut regretter et pleurer ce qui n'a pas été, il faut finalement retrouver la force et la joie nécessaires pour combattre.

Ainsi, le chemin est clair : ne pas rester dans une tristesse tournée vers soi, transformer le regret en amertume véritable, puis transformer cette amertume en action. Et lorsque l'on regarde tout ce que l'on possède comme un cadeau, l'humilité fait naître une joie profonde.

Adapté de *LeHaim veLivrakHa* - Fabrenguen avec le Rav Michael Magou Taieb